



## Les bandes de filles en séries, on dit oui!



**FICTIONS** L'amitié féminine déclinée en séries? Un trend qui se porte mieux que jamais et nous invite à faire bouger les lignes.

SASKIA GALITCH

[saskia.galitch@lematindimanche.ch](mailto:saskia.galitch@lematindimanche.ch)

Toutes visibles en ce moment, «On the Verge», «Valeria», «The Bold Type», «Toujours là pour toi», «Working Moms» ou encore «Good Girls» le prouvent: l'amitié entre filles se porte à merveille. Au point que l'on n'a jamais vu autant d'histoires de copines sur le petit écran et les plateformes de streaming. Et c'est tant mieux. Parce que si les producteurs y gagnent (*lire encadré*), les femmes aussi. Ne serait-ce qu'en termes d'inspiration et de réflexion.

Car oui, en plus de la distraction pure et des émotions positives notamment procurées par la mise en avant de l'amitié - ressentis dont l'humain a fondamentale-

ment besoin, souligne la Dre Klea Faniko, psychosociologue et spécialiste des questions de genre à l'Université de Genève - les séries apportent aussi matière à réfléchir.

Par un processus d'identification, explique la psychosociologue, ces séries permettent en effet de «se projeter et, du même coup, de compenser ce qu'on n'a pas toujours, de nous renforcer dans ce qu'on vit» ou encore de questionner sa vie via celle de ces héroïnes de fiction. Ce qui peut être particulièrement bénéfique

**«On the Verge», avec Julie Delpy (Justine), Alexia Landeau (Ella), Sarah Jones (Yasmin) et Elisabeth Shue (Anne), raconte avec humour mais réalisme les questionnements personnels de quatre amies dans la cinquantaine.**

*The Film TV*



quand ces dernières ont fonction de modèle, souligne-t-elle.

Ainsi, par exemple, en transgressant un peu les codes, en étant combatives et en prouvant qu'on peut y arriver malgré tout, la Lola croqueuse d'hommes décomplexée de «Valeria», la Justine patronne de resto, autrice et mère de famille de «On the Verge» ou la Renata tranchante et sans concessions de «Big Little Lies» montrent des facettes inspirantes: «À leur manière, elles peuvent clairement nous encourager à oser plus!»

Ou à résister, aussi. Par des scènes de violences verbales, psychologiques ou même physiques - on pense par exemple à Nicole Kidman victime de violence domestique dans «Big Little Lies» ou à Julie Delpy sans cesse rabaissée par son mari dans «On The Verge» -, les séries peuvent devenir des outils de sensibilisation, susciter des questions utiles, du genre: est-ce que je ne vis pas ça, moi aussi? Pourquoi est-ce que je tolère dans ma vie des comportements qui me révoltent dans une fiction? «Lorsqu'on assiste à des affrontements violents ou inconfortables entre deux protagonistes et que l'héroïne y répond de manière forte, note Klea Faniko, on peut aussi y trouver des idées à réinterpréter pour son propre usage: je pourrais répondre ou réagir comme elle...»

### Vous avez dit stéréotype?

Cela dit, qu'on ne s'y trompe pas: si les contextes sociaux sont différents et le verbe libéré - on appelle un chat un chat! -, les schémas patriarcaux, eux, n'ont que peu bougé. En clair: même si l'on est passé des adorables Lucy et Ethel en quête d'émancipation dans «I love Lucy» (1951) aux tendres dures à cuire au bord de la crise de nerfs des actuelles «Valeria» ou «On the Verge» - avec, entre deux, les inénarrables

«Craquantes»(1985), les pétroleuses alcoolisées, nymphomanes et sooo british Edina et Patsy d'«Absolutely Fabulous» (1992), les incontournables Carrie, Samantha, Charlotte et Miranda de «Sex & The City» (1998) ou les lesbiennes anti-mâles de «The L World» (2004) - ce sont globalement toujours les mêmes aspirations qui s'expriment. À savoir être libre et indépendante, certes, mais volontairement captive des schémas traditionnels (recherche du Prince charmant, famille, enfants).

Côté personnages, là encore, ils n'ont pas franchement évolué dans leur fond. Et restent très stéréotypés. Souvent mises en opposition pour une question de ressort narratif, on trouve donc toujours, déclinées à l'envi, la coincée et la délurée, la carriériste organisée et la bordélique débordée (mère de famille ou pas), la courageuse et la geignarde, la fortunée et la désargentée, la casée et l'éternelle célibataire... Des portraits réducteurs, bien sûr.

Pourtant, nuance Klea Faniko, ces petits groupes très hétéroclites représentent non seulement une image kaléidoscopique de notre propre vécu ou d'un état de notre personnalité à un moment X ou Y de notre vie mais reflètent aussi une certaine réalité sociale - en tout cas partiellement: «On peut ne pas apprécier le côté caricatural de ces héroïnes, trouver que les intrigues sont encore pétries de représentations normées et dégoulinent d'une forme de sexisme plus ou moins bienveillant. Il n'empêche que chacune d'elles représente et traduit malgré tout les attentes, les rêves ou même le vécu d'énormément de femmes...» Du coup, par effet de reflet inversé, ces séries nous invitent à réfléchir à ce que nous voulons vraiment, à repenser nos propres espoirs et objectifs sous un nouveau prisme, à faire bouger les lignes et casser les modèles normés. Vaste programme!



### À VOIR

«On the Verge», de et avec Julie Delpy, saison 1 de 12 épisodes, à voir sur Canal+



## Une affaire de sous...

On s'en doute, cette pléthore de séries mettant en scène des «meilleures amies pour toujours» ne doit rien au hasard: il est question d'argent avant tout. Il faut dire que lorsqu'elles séduisent le public, ces bandes de copines peuvent se transformer en poules aux œufs d'or. Comment? Grâce aux bénéfices générés par les ventes d'une série à l'étranger, les placements de produits ou le merchandising (livres, gadgets, etc.). Ainsi que par les revenus liés à la publicité (pour les chaînes traditionnelles) ou au nombre

d'abonnés fidélisés ou nouvellement conquis (pour les plateformes) - revenus potentiellement colossaux. Netflix, par exemple, a gagné plus de 7,3 milliards de dollars entre janvier et juillet 2021. Dont une partie (non communiquée mais probablement importante!) provient de «Toujours là pour toi», avec Katherine Heigl et Sarah Chalke, qui a été visionnée par 49 millions de personnes le premier mois de sa mise en ligne, en février dernier. Autant dire qu'on n'en a pas fini avec ce trend porteur...